



Test de mémorisation (extrait)

Voici un ensemble de deux textes tel qu'il pourrait se présenter lors de votre test (sous test 1 et sous test 4). Vous avez 7 minutes pour les lire et ensuite environ 8 minutes pour répondre aux questions qu'on vous pose sans vous référer au texte. Nous vous rappelons qu'il s'agit d'une épreuve de compréhension et de mémorisation.

Texte 1

Le nouvel Etat-providence :

La pérennité par l'équité.

La protection sociale est au cœur de notre cohésion sociale. Bien que né à l'origine dans une optique d'assurance, l'Etat-providence a toute de suite incorporé un fort contenu de solidarité : ainsi les cotisations en matière de santé sont proportionnelles au revenu et non au risque, à la différence d'une assurance, pourtant obligatoire, telle que l'assurance automobile. Organisé au départ sur une base professionnelle des droites (liés à des critères d'activité), le système de protection sociale s'est ouvert à l'ensemble de la population. Au fur et à mesure de l'extension des groupes couverts et de l'amélioration des droits, les Français ont bénéficié d'un excellent système.

Dès la crise de 1974-1975, une première rupture est intervenue : le ralentissement de la croissance puis de la masse salariale, a largement pesé sur l'équilibre des comptes de la Sécurité sociale. Certes, jusqu'au début des années quatre vingt, la place croissante faite aux salariés dans le partage de la valeur ajoutée a permis de retarder artificiellement l'ajustement des prestations. Mais depuis, le phénomène s'est inversé, avec une masse salariale en moindre progression par rapport au PIB, ce qui pèse sur l'équilibre financier des comptes sociaux. De plans d'ajustement en mesures de redressement, la Sécurité sociale n'est pas sortie de la crise. Surtout depuis la récession de 1992 et 1993, celle-ci a changé de nature.

Pour la première fois, des dépenses de transfert sont massivement financées par des emprunts à moyen terme, dont le remboursement et la charge sont reportés sur la génération suivante. Sans doute n'était-il pas possible de faire autrement, tant l'effondrement des recettes à partir de l'été 1992 fut fatal. Le bilan de ce cyclone financier peut-être aujourd'hui établi. Il représente du 1er janvier 1993 au 1er janvier 1995, et pour le seul régime général de la Sécurité sociale, un déficit cumulé de 140 milliards de francs, supérieur au dixième des dépenses. Au-delà d'un déséquilibre conjoncturel évident, cet écart traduit la complète inadéquation voire l'absence de mécanisme de régulation d'un système dont les dépenses augmentent plus vite que les recettes. En partie liée à un manque d'efficacité, notamment dans le domaine de la santé, la forte croissance des prélèvements sociaux pèse naturellement sur la compétitivité des entreprises et sur l'équilibre du marché du travail, c'est à dire du chômage. En toile de fond enfin, s'ajoute l'incapacité de notre Etat-providence à répondre efficacement aux problèmes liés au chômage, à l'exclusion et à la dépendance. Ainsi au regard des différents critères, financier, économique et social, le système s'est complexifié au détriment de sa lisibilité.

Aujourd'hui, le diagnostic est clair : la pérennité du système risque d'être menacée à moyen terme si aucune réforme de structure n'est engagée. De premières décisions ont été prises récemment pour le système de retraite ; d'autres seront nécessaires. Plus généralement, un lien étroit doit désormais unir pérennité, équité, et efficacité dans la recherche d'un nouveau compromis sur la protection sociale... Trêve d'illusion : il n'existe aucune assiette financière miracle. Les différents systèmes possibles (prélèvement sur la masse salariale, TVA, CSG) évoluent à long terme, comme le Produit Intérieur Brut...La maîtrise de la dépense globale passe par une meilleur régulation de l'offre ; la maîtrise de la dépense remboursée peut faire appel à des instruments permettant de moduler la participation des ménages de manière, dans le respect de l'équité, à mieux les responsabiliser. Car c'est une évidence : celui qui consomme n'est pas celui qui finance ; contrairement à ce qui se produit pour la consommation courante, l'opération de prélèvement et de transfert opère une réallocation de ressources...

Cela posé, deux thèses peuvent être défendues. Selon la première, minimale, l'ensemble des dépenses de Sécurité sociale ne doit pas augmenter, en volume, plus vite que la croissance du Produit Intérieur Brut en moyenne période. Si cette condition n'est pas remplie, toute opération de substitution d'assiette



en faveur de l'emploi est vaine, car elle n'est pas compatible avec des hausses périodiques de cotisation qui enlève toute marge de manœuvre. Selon la seconde cet objectif est insuffisant : l'évolution des dépenses de la Sécurité sociale devrait être inférieure à celle du PIB. Pour trois raisons : constituer des réserves financières pour faire face, suffisamment longtemps à l'avance, au déséquilibre des régimes de retraites qu'entraînera après 2005, l'évolution démographique ; donner les moyens à l'Etat de mieux prendre en charge l'ensemble des questions liées à l'exclusion, en développant des mesures de « discrimination positive », inévitablement coûteuses, ou permettre une action forte en faveur de l'emploi.

Dans l'une et l'autre thèses, les dépenses de la Sécurité sociale continuent de croître. Il n'y a donc pas de remise en cause des acquis. Il ne s'agit pas de mettre la Sécurité sociale à la diète, mais de mettre fin à une situation anormale de dérive de l'évolution des dépenses par rapport au PIB. La marge de progression dégagée par une meilleure maîtrise pourrait être utilisée en partie pour couvrir des risques mal pris en charge actuellement ou pour améliorer la couverture santé de certains risques. On peut considérer qu'il existe des marges de jeu importantes à condition de rationaliser enfin les dépenses. Rationaliser et non rationner.

Texte 2

L'histoire des idées

Il est intéressant de faire d'abord un bref retour sur l'histoire de la raison. Retour qui n'est pas inutile tant pour en mesurer les aléas que le poids au regard de l'évolution des idées. Notamment lors des périodes de crises intellectuelles qui sont les lignes de fractures d'où naissent les futurs. Avant d'esquisser rapidement les grands traits de la Renaissance en Occident, et ses rapports souvent difficiles avec les choses de l'esprit, tentons d'abord un rapprochement avec la crise de la raison du II^e siècle après J.-C. dans l'Empire romain. Elle fut marquée par un changement d'attitude face au couple d'opposés rationnel-irrationnel. En dépit du triomphe de l'hellénisme avec, en particulier, la renaissance de la science rationnelle grecque, on peut cependant pressentir les prémices d'une mutation. En effet, à part quelques rares exceptions individuelles, les anciens n'avaient pas découvert le rôle pourtant essentiel de l'expérimentation. C'est pourquoi la pensée rationnelle grecque devait finir par se perdre dans les sables de la spéculation. Et c'est ainsi qu'en deux siècles, tout l'édifice fut mis à bas, et pour longtemps. Le plus étonnant, et le plus intéressant, est qu'il en résulta une curieuse inversion de fonction des deux pôles rationnel-irrationnel. En effet, c'est la science expérimentale qui fut l'objet de l'irrationnel sous forme de magie et d'ésotérismes de toutes sortes. A l'opposé les multiples « révélations » pythagoriciennes, esséniennes, zoroastriennes et autres, eurent tendance à se constituer en divers corpus « rationalisants ». et il faudra attendre plus d'un millénaire pour que les choses rentrent dans l'ordre. En effet, ce qu'il est convenu d'appeler « la Renaissance » correspond à un nouvel état d'esprit né en Europe vers la fin du XIV^e siècle, qui commence par affirmer le respect de la personnalité humaine et par postuler la certitude du progrès en sa faveur, c'est à dire la foi en l'avenir. Marcile Ficin, Lefèvre d'Étaples, Erasme et Pic de la Mirandole figurent parmi les principaux initiateurs de ce nouvel état d'esprit. C'est d'abord une croyance issue de l'histoire et de la tradition grecque retrouvée, qui va ensuite évoluer vers la Modernité.

L'humanisme va réellement prendre son essor avec les encyclopédistes puis devenir un dogme, celui de la toute puissance de la Raison (que les hébertistes, en l'an II, ont transformé en culte) et de la foi en l'irréversibilité du progrès qui fera le bonheur de l'humanité. Dogme que la révolution affirmera haut et fort. Condorcet énonce un « principe de progrès indéfini ». Lamarck s'interroge sur un possible « sens caché » de l'évolution, ce qui, un peu plus tard ne laissera pas indifférent Darwin. Puis apparaît la science dogmatique avec le positivisme de Comte, dont la « loi des trois états » prétend montrer que l'homme va accéder à l'âge de la rationalité et qui devient une religion ayant pour l'objet l'humanité. Pour le scientisme qui en est issu, la science devient une véritable divinité constituant l'objectif ultime de l'esprit humain. D'autant que Renan, avec sa « catégorie de l'idéal », prédit que celle-ci va tout expliquer et changer le monde, naturellement dans le sens du « bien ». Ce qui implique une dimension morale à ladite science ainsi qu'au progrès, dimension que rien, absolument rien ne permet de justifier ! Et, sur cette brillante envolée irrationnelle, Marx déclare que l'histoire et le socialisme sont d'essence scientifique comme pour Freud et le subconscient. Mais sait-on encore véritablement de quoi on parle ?



Ainsi et tout compte fait, ces quelques siècles ont surtout contribué au changement des idoles, des croyances et des dogmatiques. De sortes que le véritable esprit scientifique, celui des interrogations, des analyses et de la réflexion rationnelle, mais celui du doute et de la tolérance, n'y a guère trouvé son compte.

On sait maintenant qu'il existe différentes limites bornant le champ d'application de la méthode scientifique. Son universalité est de fonction mais non d'attribution puisque, par exemple, elle ne peut résoudre les questions irrationnelles et ne se prête que très localement et très prudemment à l'étude du non-rationnel. Bien que cela ne semble en rien troubler quelques-uns, toutes les utilisations ne sont donc pas permises. Aussi, certaines extensions exigent-elles la plus grande prudence et beaucoup de vigilance quant à la signification et à la valeur de leurs déclarations.

Ensuite, on observe de plus en plus un amalgame fâcheux entre la science proprement dite et la technologie alors qu'une distinction s'impose indiscutablement en dépit de leurs indispensables interfécondations. Ce sont aussi bien l'état d'esprit ou les préoccupations des chercheurs que la spécificité des fonctions et des champs d'application c'est-à-dire celle des attributions de ces deux disciplines qui fondent leurs différences lesquelles sont le plus souvent irréductibles. De plus, la première est neutre, puisque, en principe, elle n'est pas concernée par les applications. Or cette confusion tend à lui attribuer certains excès dus à des proliférations de techniques parfois aberrantes auxquelles elle est totalement étrangère...

Enfin, une réflexion sur la méthode scientifique elle-même devient nécessaire, tant en ce qui concerne sa signification que ses possibilités. Il n'est en effet pas exclu que quelques-unes des difficultés actuelles puissent imposer certaines révisions et remises en cause qui pourraient d'ailleurs conduire à des extensions, voire à des surprises ! Mais, là encore, les obstacles psychologiques à vaincre sont tels que l'épistémologie n'est pas vraiment une discipline à la mode, il s'en faut ! Car le roi pourrait devenir nu... s'il ne l'est déjà !

QUESTIONS SUR LE TEXTE 1 ET SUR LE TEXTE 2

Nous vous présentons un assortiment de neuf questions sur les quinze que propose normalement le test. Les questions portent sur les deux textes. Nous vous rappelons qu'il y a deux séries de deux textes dans le TAGE. Nous soulignons que les questions peuvent également porter sur la mémorisation d'éléments chiffrés (statistiques, dates...), les noms propres (auteurs, hommes politiques...) ou les sigles (organisations, sociétés...). Il faudra donc que votre lecture y soit attentive.

QUESTION 1

Selon l'auteur, quel est l'effet sur l'emploi des défilés des caisses de Sécurité Sociale ?

- A) aucun effet
- B) une augmentation du chômage
- C) une diminution du chômage
- D) un effet positif sur l'embauche dans les secteurs médicaux et paramédicaux

QUESTION 2

Comment l'auteur qualifie-t-il l'évolution du système de santé français ?

- A) il s'est complexifié au détriment de sa lisibilité
- B) il s'est simplifié au détriment de son efficacité
- C) il s'est bureaucratisé au détriment de sa proximité des utilisateurs
- D) il s'est privatisé au détriment de son équité

QUESTION 3

Quel phénomène brutal provoqua à partir de l'été 92 un « cyclone financier » ?



- A) la dérive des dépenses hospitalières
- B) l'afflux massif de gens accédant à la retraite
- C) l'effondrement des recettes
- D) l'aide humanitaire

QUESTION 4

Quelle est la différence fondamentale entre les deux thèses présentées dans le texte pour traiter le déficit chronique de la Sécurité Sociale ?

- A) la vitesse de croissance que doivent avoir les dépenses de la Sécurité Sociale par rapport au PIB est différente dans les deux thèses
- B) le type d'impôts nouveaux qu'il faut créer est différent dans les deux thèses
- C) le type de remboursements qu'il faut supprimer est différent dans les deux thèses
- D) les catégories professionnelles qui ne doivent plus bénéficier de la couverture de la Sécurité Sociale sont différentes dans les deux thèses

QUESTION 5

Pourquoi le système ne responsabilise-t-il pas les utilisateurs selon l'auteur ?

- A) les médecins ne sont pas des fonctionnaires
- B) les caisses d'assurance maladie ne sont pas privées
- C) celui qui consomme n'est pas celui qui finance
- D) le patient a le libre choix de son médecin

QUESTION 6

Qui a énoncé le « principe du progrès indéfini » ?

- A) Condorcet
- B) Lamarck
- C) Darwin
- D) Comte

QUESTION 7

Qu'est-ce qui fit l'objet de théories et de pratiques irrationnelles chez les Grecs ?

- A) les multiples révélations
- B) la science expérimentale
- C) la religion
- D) la politique

QUESTION 8

Comment l'auteur situe-t-il la technologie par rapport à la science ?

- A) elles sont les deux aspects complémentaires de toute découverte
- B) la technologie est une application néfaste de la science
- C) elles sont distinctes bien qu'interfécondes
- D) elles n'ont aucune relation

QUESTION 9

Vers quel dogme l'humanisme de la Renaissance a-t-il évolué ?

- A) le dogme de la toute-puissance de la passion
- B) le dogme de la toute-puissance de la raison
- C) le dogme de la toute-puissance de l'Etat
- D) le dogme de la toute-puissance de la religion

REPONSES



1	2	3	4	5	6	7	8	9
B	A	C	A	C	A	B	C	B